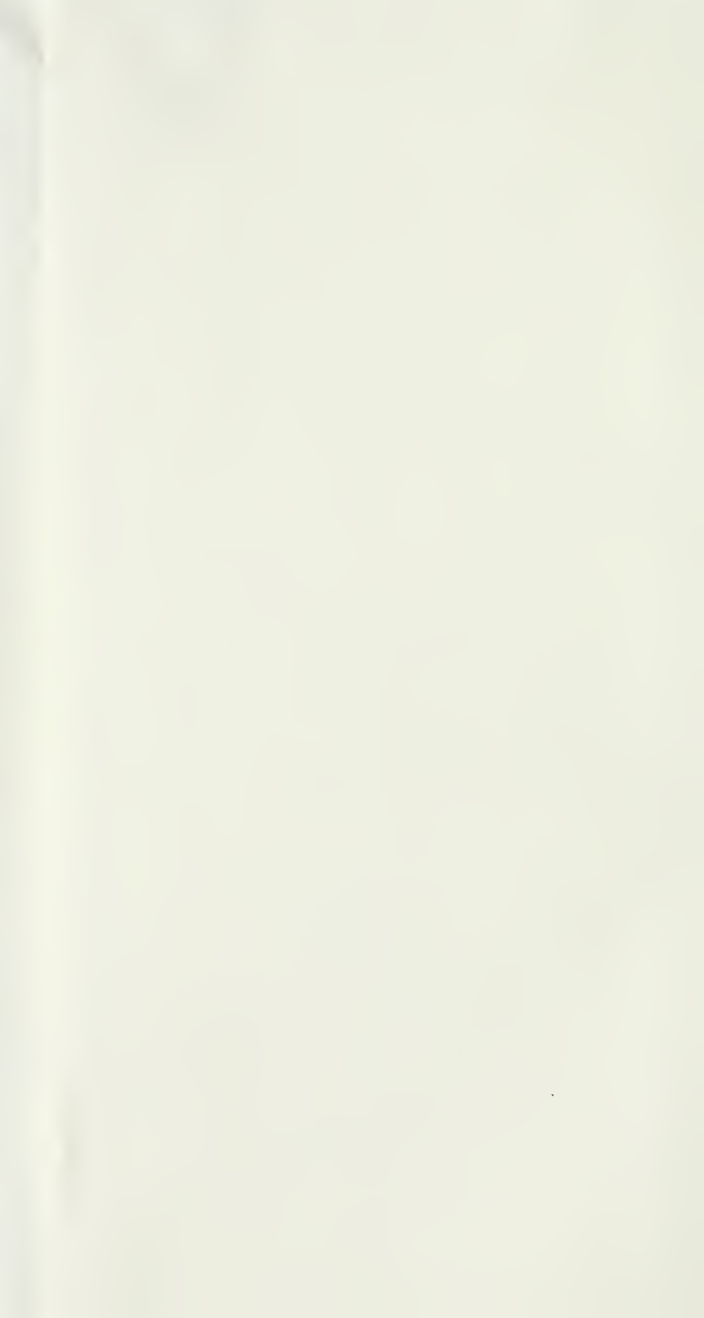








CONFESSIONS

POLITIQUES

ET LITTÉRAIRES.

CONFESSIONS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES,

DANS LES SÉANCES DES LUNDIS 5, 12, 19 ET 26 FÉVRIER 1818, DE LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DE LA RUE BERGÈRE, A PARIS,

RÉVÉLÉES, AVEC AUTORISATION, PAR L'UN DE SES MEMBRES,

ET PUBLIÉES PAR J.-S. QUESNÉ.

A PARIS,

CHEZ PILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

ÉDIT. DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,

RUE CHRISTINE, N° 5.

1818.

DE L'IMP. DE Me JEUNEHOMME-CRÉMIÈRE.

NOUVELLE

DÉDICACE.

Un homme de lettres était embarrassé sur le choix d'un personnage important pour lui dédier son livre. Un de ses amis consulté, lui répondit :

« Cherche dans le clergé ca-
« tholique un bon pasteur qui ne

« *puisse élargir sa conscience pour*
« *surfaire un droit de mariage, ou*
« *d'une dispense de la cour de*
« *Rome, ou d'un brillant décès;*
« *un grand seigneur qui souffre pa-*
« *tiemment la contradiction; un mi-*
« *nistre qui dépose sans regret son*
« *portefeuille; un souverain qui des-*
« *cende volontairement du trône pour*
« *marcher sur le sol de l'égalité.* »
Oh! oh! interrompit vivement l'au-
teur, dans quelle contrée du monde
veux-tu, mon cher, que je porte
mes pas, afin de rencontrer cette

merveille de tous les temps? « *En*
« *ce cas, répliqua l'autre, ferme*
« *tes yeux à l'admiration, ta bouche*
« *aux éloges et tes mains aux bien-*
« *faits; tu m'as compris,* TA DÉ-
« DICACE EST FAITE. »



AVERTISSEMENT.

On tient pour certain qu'il existe en France trois sortes de réunions politiques, comprises sous la dénomination de *Sociétés secrètes*, de *Compagnies secrètes*, et des *Francs régénérés*. Le but des premières se cache, dit-on, derrière l'amour exclusif du souverain, et sous le vain prétexte d'un repos toujours alarmé ; les secondes lui recrutent des défenseurs dans une classe particulière, dont le zèle trop cruel a

blessé jusqu'au cœur celui qui se gardait bien d'exiger d'eux de si sanglans services; et les troisièmes prétendent retremper les Français corrompus, sans se douter que les Français n'ont pas la moindre idée de leur corruption. Ces *Francs régénérés* regardent leur patrie comme un malade à peu près désespéré; ils voudraient, par un reste de compassion, solliciter les secours d'un habile médecin; mais c'est dans les lumières des docteurs étrangers qu'ils ont placé toute leur confiance.

Une de ces associations avait à sa tête, en 1815, le marquis de

R., assez puissant alors pour disposer de vingt mille hommes en peu de jours. Des corps entiers soldés agissaient d'après des ordres secrets. La cause des troubles du Midi n'est plus maintenant un mystère. Si les habitans de quelques-unes de ces belles contrées ont succombé sous l'effort de la tempête, tâchons au moins cette fois, par de sages précautions, de nous mettre à l'abri d'un nouvel orage.

Je regrette qu'en reproduisant les *Confessions* suivantes, il me faille répéter tant de fois le même sujet; mais puisque chaque réci-

piendaire était obligé de produire des aveux politiques, depuis le commencement de la révolution jusqu'à l'époque où il se présentait à l'assemblée, je me trouve aussi contraint de ramener souvent l'attention publique sur un personnage que le destin a rendu si fameux dans les deux hémisphères, et qui s'avance aujourd'hui, quoique encore en vie, vers la postérité, pour recevoir de ce juge équitable, sévère, inflexible, le prix de ses étonnantes actions.

Heureusement, le recueil que je publie est court; il ne peut exposer

long-temps le lecteur à l'impatience ou à l'ennui. C'est une légère consolation qui doit me revenir, après avoir fait mes efforts pour rendre avec quelque succès la pensée des aspirans. Si l'on trouve que la couleur en reste affaiblie sous mes pinceaux dans un cadre si étroit, il faudra bien se résoudre à s'en prendre moins à l'intention qu'au peu de talent du peintre, dont le défaut devient d'autant plus sensible, que le sujet est plus ingrat.



CONFESSIONS POLITIQUES

ET LITTÉRAIRES.

Au mois de septembre 1815, des hommes, aussi considérables par leur rang que par leur fortune, témoins des évènemens prodigieux qui, depuis près de trente ans, agitaient la France, et depuis quinze défiguraient l'Europe, se réunirent dans un hôtel, rue Bergère, pour délibérer en secret sur les affaires publiques. Quelques-uns d'entre eux proposèrent de former une société, composée de quarante mem-

bres. Cet avis fut agréé. L'on nomma de suite un président, un orateur, deux surveillans, un introducteur et un secrétaire. La société ne fut complète qu'en 1818. On reçut, dans le mois de février de cette année, huit candidats en quatre séances.

Le règlement s'opposant à l'admission des dames, deux seulement trouvèrent une honorable exception par leur mérite personnel et la dignité de leur caractère. Elles ont suivi les séances jusqu'au lundi 27 juillet dernier, où l'assemblée s'est volontairement dissoute.

La réunion avait lieu tous les lundis, vers trois heures du soir jusqu'à cinq, dans une vaste salle ornée de draperies. A l'extrémité de cette

salle, étaient placés le fauteuil et le bureau du président, sur une estrade d'environ trois pieds de haut. Un peu plus bas, à sa gauche, se tenait l'orateur; le secrétaire, à sa droite, outre ses fonctions, demeurait chargé de la caisse. Les surveillans se trouvaient à l'entrée; et, au milieu d'eux, à quatre pas de distance, l'introducteur restait debout une grande partie de la séance.

On ne recevait personne qu'il ne fût présenté par trois membres, garantissant par écrit la moralité politique du récipiendaire. Il fallait un nom connu, ou de la fortune, pour être admis. Avant d'entrer daus la salle, l'aspirant avait les yeux bandés. Le président, le voyant

paraître, lui adressait diverses questions sur son dessein de s'attacher au corps. Si l'assemblée, par un mouvement de tête, goûtait ses réponses, le bandeau tombait de ses yeux, et l'introducteur le dirigeait vers le président. Celui-ci donnait lecture de quelques articles renfermés dans un registre in-folio, lui faisait prêter serment sur ce livre, et l'obligeait à signer sur un autre, couvert en maroquin rouge.

Après cette cérémonie, l'aspirant, conduit au milieu de la salle vers une espèce de tribune, se tenait debout tête nue. Là, sa confession sommaire et véridique était exigée; après quoi le président, lui frappant, avec un court bâton

d'ivoire, deux petits coups sur chaque épaule, annonçait sa réception, s'il ne se rencontrait trois opposans dans le ballotage. Alors le nouvel élu, plein de reconnaissance pour cet honneur, allait embrasser chaque membre, et l'un des surveillans le menait à la place qu'on lui destinait. L'orateur prononçait un discours analogue à la circonstance. Le président, avant ou après les confessions, communiquait les avis qu'on lui avait transmis depuis la dernière séance. La délibération suivait; le secrétaire en dressait procès-verbal, et l'on se séparait jusqu'au lundi suivant, à moins d'une convocation extraordinaire, qui s'opérait toujours de

vive voix, à domicile, par les surveillans.

On s'attend bien que je ne donnerai point ici de notions sur le serment des récipiendaires, sur le contenu du livre rouge, ni sur les cérémonies ordinaires, parce que, s'il m'est permis de révéler quelques déclarations, je n'ai pas le même droit de publier certaines choses dont l'assemblée, jusqu'à ce jour, croit devoir faire un mystère. Ainsi, fidèle à ma parole, je serai discret tout le temps que ces Messieurs l'exigeront.

SÉANCE

Du lundi 5 février 1818.

Quelques momens après l'ouverture de la séance, M. A . . . ., qui desirait être agrégé, se rend au milieu de la salle, monte à la tribune, et s'exprime de cette manière :

« Messieurs,

« J'avais vingt ans accomplis, quand ma qualité, le nom respectable de mes ancêtres, 8,000 liv. de

rente, et l'horreur du brigandage, me firent émigrer. J'allai chercher dans la Hollande, sur les bords de l'Escaut, un asile contre les persécutions. Je pensais trouver à Willemstadt la douceur d'une vie paisible; mais les Français, sous la conduite du général Dumouriez, vinrent établir leur infernale batterie vis-à-vis de ma demeure, qu'ils criblèrent de boulets comme un point de mire, et m'obligèrent à traverser le fleuve en hâte, afin de me réfugier à Rotterdam. L'Escaut et la Meuse, entre les combattans et moi, m'auraient peut-être affranchi de la crainte, si j'avais pu compter sur le courage des officiers hollandais qui, pendant trois se-

maines que dura le siége, donnaient, au fond des caves, des ordres à leurs soldats : sage précaution lorsqu'on a peur de mourir, mais qui ne valut jamais rien pour faire tourner le dos à l'ennemi.

« J'allai m'établir dans une maison, tout près de la place où la statue d'Erasme est érigée J'y rencontrai, par malheur, une méchante femme, dont le très-honnête dessein pouvait me conduire promptement à l'indigence. C'était l'une de ces médiatrices d'amour qui, ménageant des entrevues, vous font payer bien cher des repentirs. Oh! la vipère, si je l'ose dire, que de couleuvres elle me contraignit d'avaler! Ne s'avisa-t-elle pas, la scé-

lérate, de peindre à ma passion naissante le doux combat d'une vertu prête à se rendre, et dont l'or n'avait jamais pu triompher de la noblesse; quand cette vertu, depuis trop long-temps pillée, livrant son cœur au premier occupant, comme sa bourse aux jeux de hasard, n'attendait qu'une faveur du destin pour acquitter ses dettes! Ce commerce d'attraits où tant de profits vont pourtant éclater sur un joli visage, me fut bientôt connu; il m'abrégea le loisir de réduire en art et en méthode le secret de flatter le goût d'une beauté si savamment industrieuse; car, souffrant la peine de ma crédulité, je passai tout à coup de l'admiration au mé-

pris, et du mépris à l'horreur. C'est ainsi qu'une sève maligne et corrompue, sous l'écorce de la politesse et de la dignité, me fit plier sous le poids de mon inexpérience, én m'abreuvant d'anxiétés.

« Les Français, ayant toujours la fureur de profiter de leurs victoires, ne laissaient pas un instant les émigrés tranquilles. Dès qu'une ville, une citadelle, un fort étaient pris, vous étiez sûr de voir arriver une tête de colonne, qui vous chassait de domicile èn domicile, comme un berger pousse des moutons, ou plutôt, comme des loups cruels ardens à la curée. Vous leur échappiez le matin, et le soir ils venaient gaîment coucher dans votre lit.

Point de relâche avec ces intrépides coureurs. On aurait volontiers juré que le diable leur animait le cœur et les jambes : c'était à qui ferait le plus rapidement des exploits; ils allaient à la guerre comme à la chasse, et, pour éviter leurs coups, il fallait avoir la légèreté des lièvres, ou la ruse des renards.

« Je vis qu'avec de tels hommes, il n'y avait pas un instant à perdre, si je voulais fuir de Rotterdam. Le péril me donna des ailes en passant dans Leyde et Harlem. Arrivé sain et sauf à la capitale des Bataves, je commençais à respirer de mes fatigues dans le Nès, quartier habité par plusieurs de mes compatriotes, lorsqu'on annonce encore l'arrivée

aux portes de la fatale avant-garde de l'armée française. Le cœur me bat de nouveau. Je ne sais plus où me réfugier. Je veux invoquer mon patron; je perds la tête, et prends, dans mon délire, la synagogue des Juifs portugais pour une église.

« Cependant, des ordres sont donnés d'ouvrir des digues pour inonder le pays, et noyer tous ces perturbateurs du repos des nations. Je pressais de mes vœux l'activité des flots, dont la fureur devait, à mon gré, faire disparaître à jamais cette orgueilleuse armée qui nous poursuivait sans miséricorde; et déjà mes oreilles croyaient entendre des chants de *Te Deum* couvrir les cris plaintifs d'une multitude

guerrière, que l'image de nos malheurs et l'espoir du butin avaient enivrée d'une folle joie, quand le ciel, sourd aux prières de tout un peuple, conspire avec ses ennemis contre sa tranquillité. Les précautions les mieux prises afin de le sauver, tournant aussitôt à son préjudice, le font courir plus sûrement à sa perte. Un froid très-rigoureux consolide la surface des eaux, et transforme de nombreux canaux en autant de chemins commodes pour le transport de l'armée. Le soldat marche à pied sec sur un sol uni, la cavalerie opère ses manœuvres au milieu d'une plaine qui n'offre aucun obstacle, et l'artillerie roule sa foudre avec la vîtesse de la

pensée. Dans ce conflit de maux, toutes les villes tombent au pouvoir des Français, et l'on voit, chose inouie, un régiment de hussards s'emparer d'une flotte à l'abordage.

« J'eus toutefois le bonheur d'échapper à tant de désastres. Je trouvai le moyen de me rendre en Angleterre. Ce fut à Londres que je fixai ma résidence, espérant bien cette fois m'y reposer long-temps, car les Français ne pouvaient pas compter sur un pont de glace, fait exprès par le secours du ciel, et la manœuvre de leurs vaisseaux était moins dangereuse que leur artillerie légère. Après tout, si une invasion, tentée dans ce pays, réussissait, j'avais la route des grandes

Indes ouverte à ma fuite : je ne pense point qu'on eût voulu me poursuivre jusques-là. Il est vrai que depuis on a prêté ce beau projet à l'ambition démesurée du gigantesque Bonaparte ; mais j'aurais mille fois plus redouté l'expédition du général Humbert en Irlande, que la grande folie du *petit caporal*, nouveau *dieu de la guerre*.

« Le peu d'or que j'avais emporté chez mes hôtes fut d'une faible ressource à mes besoins, dans une ville immense où la richesse est indispensable à qui veut vivre sans commerce ou sans travail, et 8,000 livres de rente, frappées du séquestre en France, n'avaient rien de comparable à ce qu'on appelle for-

tune; je devais donc m'endormir sur un chevet, dont une centaine de pièces d'or pouvaient tout au plus quelques mois amollir la dureté. Certes, l'avenir n'offrait pas à mon esprit quelque chose de bien séduisant, puisque ma seule industrie se tirait de la connaissance de mes droits de noblesse avec un peu de savoir sur le blason : science, d'ailleurs, légèrement estimée chez un peuple très-opulent par son trafic dans les deux mondes, qui juge les hommes autrement que par leurs cordons et leurs armoiries, signes d'honneur qu'il nomme crûment des hochets de la vanité, ou des miroirs de l'orgueil.

« J'étais jeune alors; j'avais de la

facilité dans l'esprit. Doué d'une heureuse mémoire, je résolus d'apprendre la langue du peuple au milieu duquel il me fallait vivre. Je fis mieux, je voulus enseigner la mienne à ce peuple, afin de lui payer le prix de l'hospitalité que j'en recevais. Mes succès ne répondirent pas tout à fait à mes efforts, et les plus louables intentions vinrent échouer contre une prononciation si malheureuse, qu'elle mettait constamment en gaîté mes écoliers. J'avais beau rougir, prendre de la colère, menacer, faire orage, ils ne pouvaient tenir en voyant ma physionomie s'animer de toutes les façons, pour siffler des mots que je croyais bonnement leur faire com-

prendre en criant bien fort. Les petits espiègles se tordaient le corps afin de s'empêcher de rire, laissaient tomber leurs bras, faisaient un mouvement de tête, et haussaient les épaules, disant : *Ce n'est pas ma faute si je n'entends rien de ce que vous m'expliquez.* Cet essai me prouva que la meilleure volonté du monde ne supplée point au talent dénié par la nature, et que l'on peut tomber dans le découragement, tout en usant la plus longue patience.

« Un évènement, célèbre en Europe, vint m'enlever à mes études, et donner un autre cours à ma destinée : c'était la triste expédition de Quiberon. Je m'embarquai avec

une foule de Français distingués par leur noblesse, et j'allai dans la baie recevoir d'un *crapaud bleu*, qui n'avait pas quatre pieds huit pouces, deux bons coups de fusil, l'un à la cuisse, et l'autre à l'épaule; après quoi j'eus le bonheur de revenir en Angleterre, afin d'obtenir ma guérison. J'eus aussi la douleur de voir, dans cet échec, que des blessures fort honorables furent moins prisées de mes hôtes, que de vieux louis pour les soigner, tant l'or a d'empire sur des marchands!

« Ayant recouvré l'usage de mes deux membres, et n'étant guère propre au métier de la guerre, qui n'entrait aucunement dans mes goûts, et n'eut rien de brillant à

mon coup d'essai, je traversai de nouveau la mer vers la France, sous le déguisement d'un porte-balle, avec la résolution de servir à la fois mon prince et mes intérêts. Ce parti n'était pas sans danger; mais il me paraissait encore moins périlleux que celui des armes. J'arrive à Caen, j'écoute les discours publics, j'entends parler de conspirations qui chatouillent mon envie d'y entrer; je vais au théâtre; les nuances des partis républicain et royaliste y sont évidemment tranchées, et j'applaudis de bon cœur aux allusions de la sainte cause.

« Je sortais de l'une de ces représentations où le scandale avait monté jusqu'au paradis, pour être,

sans m'en douter, paisiblement témoin d'une scène tragi-comique, au fond d'une rue large et populeuse. Le général B......t, dont l'humeur bruyante passait en proverbe, après avoir exhalé des torrens de colère, faisait rudement sentir à madame son épouse la puissance d'un bras qui, plus d'une fois, dit-on, fut pesante aux ennemis. Dans sa douleur ou son effroi, madame poussait au ciel des cris affreux, mais impuissans, quand le public, que tout amuse, courut les rues en criant aussi fort qu'elle : *Aux armes! aux armes, citoyens! on bat la générale.* Cette chaude alarme suspendit la violence du mari brutal, et fit entrer, à ce qu'on croit, la paix

jusque dans l'asile mystérieux où se retirent les amours, et où viennent d'ordinaire expirer les querelles conjugales, jusqu'à ce que de nouveaux caprices leur donnent une vie nouvelle.

« Ce trait me rappelle la rencontre que je fis à la même époque. Un homme, d'une corpulence énorme, plus chargé d'embonpoint que le comédien Desessarts, passait auprès de moi très-tard dans un lieu sombre. La garde, l'ayant aperçu de loin, le prit pour un rassemblement qui marchait au pas, et lui cria : *Citoyens! séparez-vous.* Le rassemblement continuait de s'avancer à mesure que la garde approchait. Dès qu'elle fut à portée

de reconnaître son erreur, elle se prit à rire; mais la plaisanterie ne plut point au prétendu rassemblement, qui se dissipa tout en murmurant.

« Après quelques mois de séjour à Caen, je m'aperçus que les conspirations faiblissaient, que leurs auteurs manquaient d'énergie, qu'ils n'avaient pas ce beau centre commun d'activité que l'on ne trouve qu'à Paris, ce grand foyer de division répandant la lumière, la clarté, la chaleur sur tous les points de la circonférence, qui fait des éclaireurs autant de gens dignes d'une profonde estime, et de leurs chefs autant de grands hommes. Je me rendis donc dans la capitale, rempli

de ces nobles sentimens si fort avoués par l'honneur. J'étais prêt à m'élancer dans la vaste carrière des intrigues, à prendre au plus haut mon vol d'ambition, à souffler sur une ombre d'autorité qui semblait enchaîner la France, lorsque le Directoire me coupa les ailes, en m'envoyant un agent de police, que j'étouffai derrière une porte, pour me débarrasser de ses mains.

« Je me réfugie à Sceaux, chez un ancien jardinier de mon père dont la fille, assez jolie, eut pour moi, non-seulement tous les égards dus au malheur, mais encore les attentions pleines d'intérêt qu'un tendre souvenir sait tirer des bienfaits qu'on a reçus. Caché dans l'épais-

seur des bois, séparé de mes amis, la mort planant sur ma tête, mon courage fut abattu sans être anéanti. Revenu de mon étourdissement, je renouvelai les manœuvres qui devaient engloutir cette idole de liberté nageant sur des flots de sang. C'était travailler au bord de l'abîme, n'importe; je n'envisageais qu'un beau triomphe en luttant contre tant d'obstacles, dont le moindre épouvantait la vertu la plus éprouvée. On sait assez que les républicains jouaient ordinairement la vérité aux dés, et que le coupable qu'ils soupçonnaient avait presque toujours rafle de six. L'essentiel était de fuir le coup de partie. J'y réussis assez bien jusqu'au moment où Bo-

naparte voulut nous allécher, afin de consolider sa puissance. Je ne l'aimais pas, ce grand preneur de villes, que le peuple nommait *Bon à pate;* mais la rapidité de ses conquêtes, et l'annonce de ses nombreuses victoires parvenant à Paris comme des coups de canon, jetaient mon esprit dans une surprise qui touchait de trop près à l'admiration, pour n'en être point passablement étourdi; et puisqu'il faut le dire, mon cœur flattait tout bas le bonheur ou l'héroïsme de ce soldat parvenu.

« Cela ne put m'empêcher, afin d'être conséquent avec mes principes, de mal parler du héros partout où l'occasion m'en facilitait le pouvoir. Du faîte de la grandeur à

la tyrannie il n'y a qu'un faible intervalle, et la mort du duc d'Enghien vint révéler à l'Europe consternée ce qu'elle devait attendre d'un homme dont la haine, artificieusement profonde, sacrifiait sans remords le droit des gens sous une forme juridique. C'est alors que ce conquérant, armé du foudre de la guerre, me sembla gangrené de fureur. Je n'eus pas besoin, pour le rendre exécrable, de tenir chez nos dames bureau ouvert de médisance et de calomnie, le crime était trop notoire; aussi appuyèrent-elles en tous lieux mes intentions avec une adresse merveilleuse et un très-rare bonheur.

« De tous mes discours, entrés

dans trop d'oreilles, quelques-uns percèrent les murs : malgré mes précautions et mes armes, je fus arrêté dans mon domicile, puis conduit à la conciergerie, où je demeurai trois mois sans pouvoir étouffer mon gardien. Ce n'était sans doute pas la faute de ce dernier, si l'ordre de son chef me tenait dans ses mains; mais ce n'était pas plus la mienne, si mon cœur haïssait celui qui me tenait captif.

« Quoi qu'il en soit, je dus à l'activité de mes amis une liberté que je tournai derechef contre mon tyran. Je payai de mes sarcasmes un ample tribut à la cérémonie de son couronnement. Je lardai d'épithètes sanglantes tous ses triomphes,

qui m'en valaient à mon tour d'éclatans dans la bonne compagnie. Je prédis sa chute avec une telle assurance, que je passai pour un fort habile devin, quand il fut défait. Enfin, le guerrier incomparable, le plus heureux conquérant, le héros sans pareil, l'invincible monarque, le grand homme tombe!....

« Je le demande, qui, à ma place, aurait-pu vaincre la joie d'être applaudi, en prenant le signe sans tache au retour des Bourbons? Aussi, comme je courus prêter mon bras au lien qui entourait la statue de Bonaparte sur la colonne de bronze, où son trop fol orgueil l'avait placé de son vivant! Avec quel plaisir je pensais mesurer ma ven-

geance au tort que j'en avais souffert! Il me semblait que la chute de ce colosse à mes pieds réparait en un clin d'œil tous les outrages qu'une ambition sans bornes lui fit verser sur des peuples soumis; mais il tint bon contre nos efforts, et dut à ceux de l'art d'être respecté quelques jours, pour être fondu quatre ans plus tard en cheval de Henri IV.

« La croix de Saint-Louis devint sur ma poitrine le prix d'une courageuse patience, avec une honnête pension, afin de l'honorer. Ma conduite fut toujours invariable ainsi que ma plume, qui, durant les cent jours, foudroya dans cinq pamphlets la doctrine de l'usurpateur, sans épargner cette foule de

brouillons, souillés d'impostures et tout pourris de l'horrible péché des libéraux. Placé dans les rangs des ultrà-royalistes les plus zélés, et les plus considérés par leurs lumières, j'ai fait courir hardiment mon opinion sur Ney, Mouton-Duvernet, Labédoyère et Lavalette : j'ose même dire, sans vanité, que l'établissement des cours prevôtales, auxquelles on ne songeait guère, doit presque tous ses bienfaits à mes constantes insinuations.

« Si les fruits de la malveillance ont encore aujourd'hui tant d'aigreur, la cause en est connue; vos travaux, Messieurs, tendent à déraciner l'arbre qui les porte, comme à planter une vigne nouvelle, dont

les vins généreux fortifieront le corps social, en lui prêtant cette douce gaîté, témoignage le moins suspect du calme entier qui règne au fond des esprits, et vous aurez la gloire, plus puissante que celle des armes, d'avoir dompté les cœurs les plus endurcis par trente ans de fausses préventions, et de les guérir, malgré leurs plaintes, de l'ulcère politique qui les ronge. »

M. R...., ayant fini sa confession, descend, et s'avance vers le présisident, qui déclare que l'aspirant est reçu sans aucune opposition. L'orateur prononce un discours laconique où sont vantés les bons principes de M. R.... Ensuite l'in-

troducteur va donner la main à madame N***, présentée aussi pour être admise à cette séance; il la dirige vers la tribune. On lui accorde le droit d'avoir la tête couverte, dérogation faite aux statuts uniquement en faveur de son sexe. Madame N***, après trois révérences pleines de grâces, qui font assez connaître combien cette déférence lui est sensible, commence en tremblant ses aveux qu'elle termine avec un son de voix plus assuré :

« Messieurs,

« La fortune ayant usé de rigeur envers mes parens, ils crurent corriger son injustice en m'en-

voyant à Paris. J'avais de la jeunesse, un peu de figure, et des connaissances musicales assez variées. C'en fut assez pour me faire accueillir dans de grandes maisons qui me voulaient du bien. La nature, moins avare que la fortune, me donna, dit-on, le talent de l'observation; j'attirai sur quelques essais les regards de la société dont, étudiant les usages, j'avais saisi avec assez de bonheur les ridicules. Mes succès furent prompts, vifs comme les hommages qu'ils m'attirèrent. Un jeune homme me plut; il était beau, grand et bien fait. Lui-même blessé de ma beauté, ma vue lui fit un cœur nouveau. Il se rendit si tendre afin d'orner sa passion, que ma rai-

son, cambattant mes sens, ne put entièrement les subjuguer; de sorte qu'en me défendant avec peine contre les entreprises de ce bon jeune homme, une triste lassitude d'efforts lui permit d'entrer un peu dans le secret de mes plaisirs. Ah! qui connaît la carte des abords de l'ame saura ce qu'il en coûte pour la préserver du naufrage de la séduction.

« Toujours bizarre en son cours, le destin ne voulut point faire de mon époux celui que mon cœur aimait. Il m'adressa bientôt un homme de trente-cinq ans, fidèle et délicat, tendre et jaloux, riche et considéré, qui me vit parfaite, ressentit une grande passion pour

mes divines qualités, éleva jusqu'à l'adoration l'objet de ses ardens soupirs, et pressa si bien notre hymen qu'il me prit comme une ville d'assaut.

« A peine est-il dans mes bras, qu'un nuage enveloppe tant d'amour; je le vois, en frémissant, se livrer au tourment du doute sur la pureté de mes vœux. Il me prie, il me conjure, il verse des larmes, il me presse contre son sein avec une émotion qui lui saisit tout le corps; il veut, dans le transport le plus doux, le plus tendre, le plus caressant, le plus passionné, me forcer de remplir toute sa confiance, en lui faisant la plus pénible comme la plus ridicule des confessions chez

la femme qui mérite des respects.
Malheureusement une lettre, qu'il
tremblait de rencontrer, lui tombe
dans les mains; elle était insigni-
fiante : mais quelle pénétratio nne
croit point avoir la jalousie? Il se
voit trompé, trahi, déshonoré. J'ai
beau lui présenter l'image de son
erreur par tout ce que la probité,
la droiture, l'honnêteté, la décence
peuvent inspirer de rassurant con-
tre de folles visions, il se pousse ra-
pidement aux écueils, et, sans at-
tendre que le temps qui éclaircit
tous les mystères, qui met jusqu'à
celui des amours le sceau de la pru-
dence, lui révèle le travers de sa
conduite, il va produire une étrange
et honteuse querelle devant les tri-

bunaux, afin d'y exposer sans pudeur les secrets ensevelis dans la nuit du mariage : résolution hardie et misérable à la fois qui doit le faire succomber, usé sous la lime inévitable d'un chagrin tout à fait chimérique.

« De mon côté, je quitte Paris, le cœur froissé d'indignation et brisé de douleur. Je vais chercher sur une terre lointaine le remède à des maux, qui n'en ont guère, hors l'absence des souvenirs. La fermeté dans le malheur excite l'intérêt; la constance avec laquelle je supportai le mien me fit accueillir de toutes les ames sensibles. Pénétrée de leurs égards, je déposai ma reconnaissance dans un ouvrage public, où

j'abreuvai mon cœur de bienveillance et d'amour, quand il était encore tout noyé de fiel et de tristesse.

« Les honnêtes gens me surent gré d'une intention louable ; ils daignèrent sourire à mes efforts pour leur plaire ; mais l'honneur qui m'en revint, sans espoir de la désarmer, m'attira l'envie. D'impitoyables censeurs, bien plus attentifs à remarquer des fautes qu'à tenir compte des beautés d'un ouvrage, me causèrent de l'humeur : j'en mis peut-être un peu trop à me défendre ; c'est une faiblesse dont j'ai honte, puisqu'il entre dans la dignité d'un grand cœur de repousser toute vengeance, lui qui n'attache pas assez de prix au jugement des

hommes pour en donner à leurs dédaigneux préjugés. Quoique le soleil ne doive jamais se coucher sur notre colère, je voulus rompre l'iniquité dans sa source; j'écrivis contre les philosophes; j'attaquai les vivans célèbres; les morts mêmes ne trouvèrent point au tombeau d'asile contre ma plume en courroux. Ce n'est pas bien, je l'avoue; je fus traitée d'enfant ingrat qui bat sa nourrice; mais aussi quel lait que les principes de la philosophie du dix-huitième siècle! Du reste, il me parut qu'il était grand, qu'il était beau, qu'il était courageux de combattre les géans de la littérature moderne, et que, dût-on succom-

ber dans l'arène, le vaincu n'y demeurait pas sans gloire.

« Un grand seigneur, auquel des liens d'intérêt m'attachaient, favorisant la révolution naissante, m'en fit goûter les prémices à ma rentrée en France : je cultivai même l'amitié de quelques-uns des chefs novateurs, dont les talens se recommandaient au patriotisme de l'Europe. L'un d'eux s'introduisit assez avant dans ma confiance; il aurait certainement, au fort de nos malheurs, dérobé sa tête au glaive, si une prospérité trompeuse n'eût endurci son courage contre les plus salutaires conseils. Cet exemple, me causant un frémissement de terreur, déploya devant mes yeux tout l'ap-

pareil des forfaits, dont un seul mot, un geste, un regard pouvait me rendre victime. Je cours en Angleterre, en Flandre, à Tournai, à Hambourg, dans le Holstein, en Suisse, toujours écrivant, afin de couvrir l'injustice de confusion, souvent disputant, quelquefois battant, d'autres fois battue, et jamais découragée. C'est ainsi que j'ai traité tant de matières, que les rayons des meilleures bibliothèques plient sous le poids de mes nombreux volumes, et *l'Education*, *l'Ecriture Sainte*, *l'Histoire*, *les Romans*, *le Théâtre*, *les Epîtres*, *les Fables*, *les Chants*, *les Contes*, *les Poëmes*, *les Journaux*, *les Discours*, *les Réflexions*, *les Précis*, *les Correspondances*, *les*

Manuels, les Lettres, les Dialogues, les Caractères, les Méthodes, les Ecoles, la Mythologie, la Botanique, la Critique, les Abrégés, etc., etc., etc.; tous enfans sortis d'une veine facile, ont élevé leur tendre mère au rang des femmes célèbres.

« Je n'ignore point cependant que des critiques pointilleux, qui s'efforcent de découvrir des taches dans les astres, afin de passer leur clarté sous silence, se sont avisés de contredire l'opinion de leurs confrères, dont la justice avait trouvé dans mon style de la pureté, de la correction et même de l'élégance. Mais que peut contre l'approbation universelle ce petit nombre de jaloux qui, dans leurs porte-voix in-

discrets, veulent faire entendre que mes périodes sont longues, hérissées de particules et de conjonctions, qu'elles se traînent avec pesanteur, et qu'elles auraient bien plus de mérite en passant sous les ciseaux d'un homme de goût? Que dire de ces mêmes gens qui, bornant mon talent à trois tomes, voudraient me descendre, d'un trait de plume, au-dessous de mesdames de Staël, Cottin, Flahaut-Souza, Salm et Dufresnoy, parce qu'ils trouvent, dans leur aveuglement, que j'ai traité ces dames avec autant d'injustice que Fénélon? Je le demande en toute humilité, ne faut-il pas lutter contre son dégoût pour lire de pareilles assertions? Mais

j'oublie ici, Messieurs, que je vous dois une confession, et non une apologie de mon mérite peut-être un peu trop contesté.

« Ayant abandonné la Suisse, je m'empressai de rentrer pour la seconde fois dans ma patrie. J'aurais bien voulu me fixer à Paris; le Directoire, qui n'avait rien de trop gracieux, me refusa cette grâce. J'attendis impatiemment une occasion plus favorable. Le Consulat me l'offrit; Napoléon sut me dédommager de l'injustice du gouvernement renversé par son bras, en m'accordant un logement à l'Arsenal, avec une pension. Sans doute, je lui sus gré de cette douce faveur. Qui croira que ce soit une faute

impardonnable de louer qui nous fait du bien? et pourtant l'on m'a blâmée aigrement d'avoir pris, chez mademoiselle Scudéry, le portrait du *Magnanime*, dont mon cœur reconnaissant brûlait de faire à mon bienfaiteur une solide application.

« Je sais que j'ai des torts presque aussi nombreux que mes livres; mais dois-je encore expier ceux que la jalousie m'a cherchés dans une querelle aussi sotte que puérile (1)? Fallait-il me mettre en butte aux sarcasmes d'une foule d'écrivains refusant de goûter mes

---

(1) Il faut avouer que les *que*, si fréquemment répétés dans cette phrase, justifient un peu les censeurs de Mme N***.

raisons sur la manière de rédiger la *Biographie universelle?* Ne s'est-on pas même avisé, chose étrange! de faire un feu roulant de railleries sur le *Temple de l'Amour,* qui commence le recueil que je consacrais à l'instruction de la jeunesse? O siècle! je m'abstiens de te qualifier; mais patience, plus juste la postérité saura confondre l'imposture, et pénétrer les détours de la plus noire iniquité. Si, maintenant, tête-à-tête avec ma douleur, je dévore des souvenirs, un jour viendra consoler mon ombre de l'orgueilleuse prétention de ces ames familiarisées avec les remords, qui ont poussé le respect jusqu'à l'hommage, et l'admiration jusqu'au fanatisme envers

des écrits, où sans aucun égard pour les bienséances, ma personne était ravalée jusqu'au ridicule, et mes mœurs blessées dans ce qu'elles ont de plus cher et de plus sacré. Allez donc vous nourrir de fausses préventions, en vous chargeant de mille vertus inutiles, pour tomber dans le scandale de la plus basse envie, osant dire que j'arrive au naturel par des efforts, et que la pudeur a sa fausseté, comme le baiser son innocence!

« Mon cœur, usé par les maux, et déjà durci par les ans, allait se fermer à tout nouvel attachement, lorsque les grands intérêts, Messieurs, qui vous occupent, m'ont fait souhaiter d'y prendre part, en re-

cueillant de votre bouche l'expression de vos sentimens généreux pour cette douce patrie, dont nous sommes si fiers d'être les enfans. Puisse le ciel, si puissamment invoqué par nos vœux, répandre un bonheur constant sur tous les Français! Puisse leur cœur, comme un vase pur prêt à le recevoir, faire ainsi l'admiration des peuples auxquels nous avons trop long-temps inspiré tant de haine, encore moins par nos crimes que par le miracle de nos exploits! »

Après ce discours, l'introducteur, qui avait conduit madame N*** à la tribune, lui présente la main; il la mène au président. Celui-ci, dé-

pouillant le scrutin, prononce à haute voix son admission. A peine est-elle reconduite à sa place, qu'un triste évènement reporte l'attention sur M. D....x, qui tombe frappé d'apoplexie. On s'empresse de lui porter des secours. La séance est levée.

SÉANCE

Du lundi 12 *février* 1818.

Un membre donne des nouvelles rassurantes sur la santé de M. D....x, dont l'état avait inquiété vivement l'assemblée. Après la lecture de la correspondance et les cérémonies d'usage, on annonce que M. l'abbé V......y est porté sur l'état des récipiendaires. Son introduction a lieu comme celle des autres. Il prend place à la tribune, et laisse échapper modestement ses aveux d'une voix faible :

« Madame et Messieurs,

« Le père des révolutions humaines, Satan, nous ayant envoyé son code d'instruction par l'intermédiaire des philosophes, fit goûter à la France le fruit des lumières de l'ange des ténèbres. Vous connaissez tous le poison que ce fruit renferme sous la décevante beauté de sa forme. Les malheureux, dont la bouche curieusement avide s'en est emparée, sont devenus ultrà-fous. Les paroxismes d'une raison pervertie, tournés en rage, ont surpassé par leurs efforts celle des animaux, qui n'ont pas comme nous l'horrible privilège de s'armer

contre leurs semblables d'une fureur réfléchie, en introduisant les assassinats en faveur du spectre de la liberté.

« Grand Dieu! qu'alors j'étais aveugle! j'ai prêté le fameux serment; mais vous m'avez bientôt accordé la grâce de le reprendre, afin d'expier mon forfait par toutes les persécutions où votre bras m'a livré.

« Contraint de dérober mes démarches aux regards du crime, j'allais secourir l'infortune, consoler l'affliction dans l'ombre du mystère. Souvent les plus épaisses ténèbres m'aidaient, aux lieux retirés, à lever l'hostie innocente et sans tache qui lave à la fois les pé-

chés et les fragilités de ce monde, offrant au Dieu de miséricorde une ame que je m'efforçais de rendre pure de l'iniquité de mon siècle. D'autres fois je laissais couler l'eau sacrée du baptême sur la tête du nouveau né, dans la serre précieuse qui renferme nos moissons; et d'autres fois encore, mes mains joignaient celles de deux époux jurant, à la face de ce nouveau temple d'Israël, d'être fidèles à la vertu, jusqu'au jour où l'Éternel leur en réserverait la douce récompense.

« Dieu ne permit pas que l'emploi de mon ministère fût de longue durée; sa justice me préparait de rudes épreuves; les cachots de la tyrannie m'enfermèrent; j'allai

bientôt apprendre dans le fond des vaisseaux jusqu'à quel point on peut supporter tous les genres de privation. C'est là que je vis trois cents malheureux prêtres, entassés les uns sur les autres, expirer tour à tour, privés d'air, tout trempés d'une sueur étrangère, livrés aux excès de la saleté, entourés de miasmes pestilentiels qu'exhalaient des immondices.

« Ma constitution me sauva de la couronne du martyre, si je puis dire avoir été préservé d'une mort qui m'accordait mon salut. Six de mes camarades et moi survécûmes à ce grand fléau, dont l'horreur nous valut la liberté. Je repris l'exercice public de mes fonctions, ga-

ranti depuis par le concordat. Dès-lors j'appelai de tous mes ardens souhaits le souverain légitime de la France. Je fis plus, je tâchai de lui prouver mon dévouement, en établissant, sous des noms supposés, une correspondance en Angleterre, au moyen de M. F....e, qui passait mes lettres, et rapportait les réponses dans le manche creux d'un parapluie. Aucun accident, même au plus fort des grandes crises, n'a troublé cette manœuvre importante.

« Non content d'attacher mes services à la cause royale par le secours de ma plume, j'y joignis un autre genre d'utilité non moins puissante, quoique éloignée, ce fut

d'appuyer de mes conseils le mécontentement du peuple, écrasé d'impôts et tourmenté de conscriptions sans relâche. Dans l'embarras de lui faire sentir la plaie au milieu de mes sermons, je visitais séparément les familles; je me plaignais avec amertume du malheur des circonstances, en désignant l'auteur de tant de calamités; je leur faisais envisager, comme un changement très-favorable, l'occasion de se rattacher à la tige des Bourbons, dont je vantais hautement les vertus. Je disais que Napoléon Bonaparte pouvait bien, par ressentiment, donner la mort à un prince enlevé par ses ordres d'un territoire sacré; une semblable horreur entrait dans

son caractère; j'ajoutais que Henri IV plaçait dans ses gardes le soldat qui l'avait blessé au combat d'Aumale : c'était aussi une vengeance, mais une vengeance bien édifiante pour un grand cœur.

« Sans monarchie légitime, point de religion; sans religion, point de mœurs; sans mœurs, point de bons écrits. J'exigeais donc de mes ouailles, au tribunal de la pénitence, qu'elles missent en cendres les ouvrages de Raynal, de Diderot, d'Helvétius, de Voltaire et de J. J. Rousseau, comme renfermant les poisons les plus dévorans de l'incrédulité. Ma conscience n'ignore point que le Genevois est moins coupable, moins répréhensible que

les autres sophistes ; mais il a maltraité le clergé de France, et c'est un forfait dont un prêtre ne peut en aucun cas l'absoudre, ainsi que les infortunés qui se délectent goutte à goutte, en avalant l'artificieuse composition de ses venins.

« Je trouvai le prix de mes soins dans le discours d'un déiste, qui dit un jour que j'érigeais un trophée à mon orgueil sur le lit d'un agonisant, parce que, ayant son Dieu et la mort sur les lèvres, le moribond laissa par écrit dans mes mains l'ordre de brûler sa bibliothèque après sa mort. Mais que fait au rocher immuable le courroux des tempêtes?

« Cela ne dut point entraver ma

course. Je marchai la tête plus haute, allant à l'ambition la plus noble par toutes les routes. J'engageai les acquéreurs des domaines nationaux à les restituer aux véritables propriétaires, moyennant des indemnités, si toutefois leur fortune réciproque exigeait ce sacrifice. J'insinuai pareillement aux nouveaux possesseurs des biens du clergé, que le ciel verrait avec plaisir la terre bénite rentrer sans dédommagement dans les seules mains dignes de la cultiver, parce qu'un bien mal acquis, au lieu de prospérer, périclite, quand il est le fruit de la plus énorme injustice. Enfin mes raisons prenaient encore plus d'onction pour convaincre les

mourans, que rien n'est agréable à Dieu comme de répandre le trésor de leurs bonnes œuvres sur ses pauvres serviteurs, dont sa volonté toute-puissante me fit du nombre.

« On conçoit aisément que, pénétré de semblables principes, je ne reconnus pas toujours les décisions infaillibles du code civil relatives au mariage. En effet, j'ai pensé, avec l'élite des saints pères de nos jours, que l'union conjugale n'a de force réelle qu'autant que la divine Église l'a consacrée devant ses autels comme le plus auguste des sacremens. C'est pourquoi, dans mes scrupules, j'ai refusé d'accorder la communion aux enfans dont les parens, unis devant le magistrat,

se sont crus dispensés jusqu'aujourd'hui de confier ce témoignage à nos registres. Il y a mieux ; si l'appréhension du scandale n'avait retenu mon zèle, j'aurais résisté de tout mon pouvoir à l'autorité, qui n'admet qu'un tombeau pour les fidèles et les protestans. On a beau s'écrier que tous ensemble servent le même Dieu ; la manière de le servir étant différente, ses élus n'auront qu'une voie, et c'est incontestablement celle qu'on trouve indiquée par nos papes.

« Puisque les ecclésiastiques sont les ministres du ciel sur la terre, n'ont-ils pas le droit de descendre au fond des consciences, afin d'en ôter le mauvais levain qui tend à

les corrompre? N'ont-ils pas même implicitement celui d'user de ces fraudes pieuses où perce le but glorieux de ramener dans le champ de vérité la vertu qui s'égare? Ne devais-je point m'informer des boucs de la révolution glissés au centre de mon troupeau, dans le dessein de connaître jusqu'à quel degré leur influence était nuisible sur des brebis, dont le cœur ne respirait que pour la foi? Aussi, quand la justice du Très-Haut, par une affreuse disette, laissa tomber sur nous la peine de nos péchés, je recommandai vivement aux pourvoyeurs de nos marchés publics de distinguer les bons paroissiens d'entre les méchans, d'établir au milieu d'eux une

mesure de grains différente, en suivant la voix du ciel qui la prescrivait; et je leur démontrai, par des raisonnemens convaincans, que c'était aller directement contre sa volonté divine, que de partager également aux uns comme aux autres les productions de la terre, bien qu'ils en tirent leur nourriture ensemble.

« Affligé depuis de trop longues années du luxe insensé qu'étalait à mes regards une jeunesse présomptueuse, s'enivrant du plaisir d'une sotte concurrence avec l'habillement des nobles de mon canton, je tonnai dans la chaire contre ces étranges nouveautés, dont le moindre inconvénient tend à ruiner ceux qui s'y livrent. En effet, n'est-ce point

pécher contre l'usage des anciennes maximes, qui veut que chacun soit vêtu selon son état, sa fortune et son rang? Qu'y a-t-il de plus ridicule que de voir une petite paysane habillée comme une riche bourgeoise, et singeant insolemment la démarche et les airs d'une comtesse? On conçoit qu'il était du devoir de mon ministère de rassembler les foudres de l'éloquence, pour réduire en poudre toutes les misérables prétentions de cet orgueil qui toujours va s'enflant.

« Je ne sais pourquoi tant de parens veulent s'unir entr'eux par les liens du mariage. J'ai déjà sollicité bien des dispenses en faveur des cousins germains. Cette occasion

m'a fourni les moyens de servir avec chaleur les intérêts de la cour de Rome, qu'un bon prêtre doit constamment envisager comme un moyen de salut. La connaissance des richesses particulières de mes fidèles m'a très-rarement trompé sur la somme que j'ai fixée pour leurs dispenses. Aussi le saint Père n'a pas ignoré mon zèle dans la conduite de ces sortes d'affaires, d'où naissent quelquefois d'assez grandes difficultés, sur-tout quand le taux exigé paraît exorbitant à l'avarice.

« Voilà tout ce que mon état d'aspirant me permet de confesser dans cette auguste enceinte, et je ne puis mieux achever, je crois, qu'en

protestant de mon respect envers les coutumes antiques, qui ne peuvent être séparées sans danger du maintien de nos saintes doctrines, parce que hors de-là je ne vois plus que ridicule, honte, sottise, vanité, présomption, folle audace, chutes en tout sens et précipices de toute espèce. »

M. l'abbé V......y quitte la tribune. Le ballotage commence. Une seule boule noire est remarquée dans les suffrages. Comme il en faut trois pour le rejet, M. l'abbé est reçu. L'orateur lit son discours. La séance demeure quelques instans suspendue. Deux coups de marteau du président annoncent que M. de

L..... desire participer aux travaux honorables de l'assemblée. Chacun reprend sa place. M. de L..... monte à la tribune; il promène ses regards sur la plupart des membres, dans l'attitude d'un homme cherchant à se rappeler ce qu'il va dire; puis, au bout de deux ou trois minutes, il laisse échapper franchement ce qui suit :

« Madame et Messieurs,

« Permettez-moi de tirer le rideau sur les premières années de ma vie. Une grande fortune seconda de bonne heure mon goût pour les voyages. Je parcourus les plus belles contrées de l'Italie. Mon cœur, à

peine ouvert aux impressions de l'amour, sentit bientôt toute l'influence d'un climat si ravissant. Je m'attachai, je rougis de l'avouer, à l'une de ces femmes sans jeunesse, presque aussi connues par leurs désordres que par leur beauté, qui, vivant de leurs attraits, ont presque l'ambition des femmes du monde, et dont le grand art travaille sans cesse à se dérober à la plus affligeante de toutes les idées. Comme elle touchait au terme où ses agrémens s'allaient perdre sans retour, elle s'imaginait reculer vers la jeunesse, bien loin de sentir que ses mains allaient précipiter le déclin de sa fraîcheur, à l'aide d'artifices qui rappelaient encore mieux le

nombre de ses années; contente d'amuser ainsi sa folie, en voyant renaître des grâces à mesure que le temps et la possession conspiraient à les détruire. J'eus bientôt avec elle usé le premier feu de la passion dans un fréquent tête-à-tête; et comme elle outrait toutes les libertés du langage que la jalousie peut tolérer, mais qu'une femme raisonnable devrait s'interdire, je ne vis plus, à l'éclat de ses honteux procédés, qu'une maîtresse surannée, dont l'ame aurait enlaidi la beauté même. Je la quittai, fuyant devant elle comme à l'aspect d'un reptile.

« Je revins en France par la Suisse, guéri d'une grande faiblesse, et détrompé d'une erreur condam-

nable. C'était au moment où des ambitieux, d'abord hypocrites, voilant leur agression du saint nom de liberté, faisaient ensuite avec audace un vif outrage aux droits du monarque, dont la bonté trop remarquable se refusait à regarder ces nouveautés comme des voies indirectes pour saper son pouvoir. Il ne se doutait pas que ces harangues, trompettes de sédition, confondant les plus hautes classes dans le mépris universel, allaient droit à l'anarchie. On sait bien qu'en appuyant les fondemens de leur fortune sur l'affection passagère d'une vile populace, les amis d'une liberté tumultueuse construisent sur la boue; mais il était aussi trop dangereux

d'ignorer que la fureur de se distinguer, rencontrant des obstacles, ne tend qu'à soulager ses ressentimens dans des flots de sang.

« L'époque à jamais désastreuse où l'ombre de la mort couvrait la France vint précipiter dans l'effroi les plus hardis courages. Je crus faire un acte de prudence en confiant à la solitude une vie que je ne pouvais exposer utilement au salut de mes chers compatriotes, dont les plus généreux avaient déjà payé de leur tête leur profonde aversion pour le principe de tant d'affreux désordres. Mais aussitôt que cette ombre délétère eut fait place aux rayons plus purs d'un soleil encore chargé, je sortis de ma retraite, le

cœur environné des lueurs d'un heureux avenir.

« J'allai trouver le directeur B....s. Ses agens négociaient avec ceux du roi. Je lui fis des ouvertures, qui me donnèrent lieu d'appréhender un momen d'avoir trempé dans une affaire très-suspecte; car son ame, comme un puits profond, ne me permit pas d'abord d'y puiser son secret. Quoique exempt de l'orgueil inséparable de sa naissance, il se renferma dans un caractère si froid, que je crus l'avoir offensé par un discours si hardi. J'avais tort : il ménagea seulement les termes de sa réponse, et ne laissa rien échapper qui fût en péril de le compromettre.

« Cette négociation manqua son but, en ce qu'il suivit de lâches conseils masqués par des vues de prudence, et B....s, traversé dans son dessein, parut y renoncer pour ne s'occuper que de lui-même. Il aurait bien essayé de tourner contre les deux conseils le pouvoir qu'il ne tenait que de leur bienveillance; mais il craignait avec raison les efforts des autres directeurs, qui n'auraient pas manqué de se réunir, afin de renverser une prétention, dont le succès devenait la ruine de leur autorité. Dans ce moment Bonaparte, ne marchant point à la gloire par la vertu, revenait d'Egypte, porté sur les ailes de la fortune. Son front modeste cachait

l'orgueil, et sa dissimulation passait encore sa renommée. Je crus qu'il n'avait abandonné ses troupes qu'à dessein d'achever l'ouvrage de B....s, où se fondait le rappel des Bourbons. Combien je fus trompé !

« Bonaparte mit en évidence cette vérité, qu'une haute politique ne compte point la reconnaissance au nombre des vertus ; mais il faut avouer aussi que B....s, trompant son souverain, méritait bien d'être à son tour la dupe entière de sa propre créature. Quoi qu'il en soit, ma crédulité fut poussée si loin, que cet homme, qui déguisait une véritable royauté sous le titre et la dignité de premier consul, et dont la vengeance était, comme on sait,

la première passion, me le fit imaginer donnant au monde l'exemple du dernier effort de la magnanimité, dans l'abdication de sa puissance en faveur du roi légitime.

« Voyant ce soldat heureux s'élever à l'empire aux acclamations d'un peuple jaloux de sa liberté, mon indignation ne put se contenir, sur-tout quand ce peuple républicain, séduit par le prestige des victoires, courait à l'esclavage sous un être, dont le despotisme militaire le flattait avec assez d'adresse pour lui dérober le poids de ses chaînes, et dont les bienfaits perfides savaient désarmer les cœurs qu'il croyait encore trop ulcérés de son élévation. Tandis que les royalistes en-

trecoupaient leurs discours de soupirs, et se contentaient d'espérer la chute de leur tyran, je passais à Londres; je voyais Pitt et lord Grenville; je dévoilais des secrets d'une haute importance; j'amassais des trésors de haine sur l'auteur du projet d'invasion de l'Angleterre, et je ne montrais qu'au bout de l'univers les bornes de son ambition.

« Le succès ne couronne pas toujours les plus sages démarches; les miennes demeurèrent à peu près sans effet. Le despote s'enfonçait dans sa fortune avec la plus incroyable audace : on eût dit qu'il lisait l'avenir au cours de ses prospérités. Ainsi qu'une comète de la plus sinistre influence, il apparais-

sait subitement vers les régions lointaines pour les embraser dans son vol, jusqu'à sa disparition non moins subite aux profondeurs de l'espace.

« Enfin le jour heureux, le jour de notre délivrance a lui. Mes principes bien connus, et de grandes propriétés m'attirent les suffrages de mes honnêtes compatriotes, afin de les représenter à la chambre des députés. La tribune retentit de mes discours. J'y porte une voix hardie qui rappelle tout à l'ordre. Je tonne contre les généraux et l'armée. Je demande à grands cris des lois d'exception, voulant sauver la monarchie, qui me paraît un moment en péril. Je vote avec ardeur la créa-

tion des cours prevôtales, comme le plus ferme rempart contre les actions séditieuses. Je m'attache à mes collègues, dont la pureté des intentions répond au bon témoignage de leur conscience, en vue d'éclairer l'état sur ses véritables intérêts. Je démontre, avec la dernière évidence, que si la charte est un bienfait pour le peuple, le peuple n'a point encore assez de maturité dans l'esprit, pour en apprécier tous les avantages. J'en propose donc la suspension, ayant d'ailleurs la persuasion intime qu'une pareille mesure se lie également au bonheur du monarque et de ses sujets. Je desire pendant quelques années un gouvernement absolu, parce que l'expérience des siècles passés

nous a révélé comment la sagesse, qui préside à l'arbitraire, coupe aussitôt la racine du mal, et de quelle façon les lettres de cachet, maintenant si décriées, ont arrêté mille fois plus de désordres que n'en pourrait jamais éteindre l'extrême rigueur des tribunaux les plus redoutables.

« Non content d'appeler l'attention de la chambre sur un objet si grave, je la tournai vers ces vrais serviteurs du roi, dont l'austère probité n'exigeait, pour prix de leur zèle, que la rentrée pure et simple dans leurs biens, avec les prérogatives qui naturellement en découlent, à l'aide d'un peu de justice et de bon sens. Je me gardai

bien d'oublier nos vénérables pasteurs, dignes ministres du Dieu de nos pères, lesquels, pour effacer le souvenir de leurs infortunes, réclamaient si saintement le bien acquis par tant d'aumônes, en y joignant cette pauvre dîme, sujet d'un scandale éternel parmi nos prétendus réformateurs.

« Oh! qu'il en coûte à l'ami de la fidélité de voir presque tous ses efforts confondus dans le néantd es fausses doctrines! Oui, je le dis à cette assemblée respectable, si jamais le fardeau du ministère me sembla léger, ce fut dans cet instant critique où j'osai y aspirer, entièrement pénétré de la révolution salutaire qu'un généreux courage

pourrait opérer en faveur de son pays. Mais, hélas! les voies de cette dignité me furent fermées, comme pour me faire goûter du fruit d'amertume qui nous flétrit le cœur, sans néanmoins qu'il m'arrivât de montrer aucune jalousie des grâces tombant à mes côtés. Quand on porte sur son front l'éclat rayonnant d'une grande naissance, on a d'ordinaire l'ame assez élevée pour sentir que rien n'est au-dessus d'elle; une semblable conviction la dédommage assez de toutes les misérables injustices dont on tâche en vain de l'environner.

« Le ministère, dans son systême de la liberté de la presse, voulait y glisser des entraves, dont ma cons-

cience prévit les suites désastreuses. J'éclatai donc contre ses mesures, moins encore parce qu'elles me semblaient appuyées sur des raisons peu plausibles, que parce que les ministres, se réservant à chaque session le droit de reproduire les mêmes motifs, suspendaient indéfiniment l'exercice de l'une de nos premières libertés. Je n'ignore point qu'en cette circonstance je me trouvai contraire à mes propres maximes, qui tendent à maintenir l'usage de l'arbitraire et des lettres de cachet; cela provient malheureusement des cas où les dépositaires du pouvoir doivent être retenus au moyen d'une ferme opposition, s'ils ne le sont par les bornes de leur

devoir, de peur qu'aveuglés sur la facilité d'aller au-delà du but, ils ne tombent dans des sentiers dangereux également pour eux-mêmes, comme pour les téméraires qui seraient tentés de les suivre. Futile espoir! efforts superflus! Le ministère, plus habile ou plus heureux, a su ramener à son avis la majorité des suffrages; mais, rentrant en quelque sorte par ce triomphe dans mon premier sentiment, il n'a pu me faire gémir de ma défaite, puisque je me suis, pour ainsi dire, trouvé d'accord avec lui malgré moi.

« La rigueur des temps que nous venons de subir est très-propre à nourrir la défiance où nous sommes

d'y retomber. Rien n'est donc mieux imaginé, pour éviter cette rechute, que la fondation d'une société à laquelle d'honnêtes gens distingués apportent en commun le tribut de leurs lumières, et qui sont toujours prêts à donner l'éveil au roi sur les projets de la méchanceté, comme sur ceux de certains personnages en crédit, dont les vues insidieuses parcourent les alentours du trône, à dessein d'y produire quelqu'atteinte, sous couleur des droits imprescriptibles de la liberté publique. Je promets d'apporter tous mes soins aux travaux de cette grande assemblée, en vue de mériter son estime dans la recherche de tout ce qui peut troubler le repos de notre belle France. »

M. de L......, ayant terminé son discours, se rend auprès du président, qui dépouille le scrutin, reconnaît l'unanimité des suffrages, et prononce son admission. La séance est levée.

SÉANCE

Du lundi 19 *février* 1818.

Elle s'ouvre par la lecture du procès-verbal de la séance précédente. On procède à la vérification de la caisse où les recettes offrent un avantage assez marqué sur les dépenses. Après les cérémonies que la coutume a consacrées, on annonce la présentation de M. H.... n, qui va prendre à la tribune sa place d'aspirant. Il parle ainsi :

« Madame et Messieurs,

« Je suis possesseur de quarante mille francs de rente transmis par mes pères. Je n'ai jamais quitté Paris, que pour aller à Vincennes, Neuilly, Saint-Cloud, Versailles et Sceaux. Toutes les révolutions de la France ont passé sous mes yeux. J'ai presque toujours ri de la folie de mes compatriotes courant sans cesse vers la liberté sans pouvoir l'attraper. Riche, j'avais des amis; gai, je chantais avec eux. Mon opinion circulait à table, dans la liberté des festins. Sans doute, j'étais bien loin d'approuver les nombreux systèmes de nos gouvernans, semblables

à des malades dans leur lit, changeant mille fois de position, sans en trouver de favorable à leur douleur; mais j'applaudissais au courage de nos guerriers, dont les victoires rétablissaient notre honneur compromis dans la foule de nos constitutions. C'est un hommage que leur doit tout bon Français, et que leur rend la nation même qui a le plus souffert de leurs armes.

« Un moment pour toujours effroyable mit un frein sévère à ma gaieté : je ne chantai plus; et dès que je vis un de mes voisins dans les fers pour avoir à la campagne une terre aussi étendue qu'une épître de Lacédémonien, et qui passait pour riche, je feignis d'être pauvre.

Ayant toutefois confié un dépôt que je ne voulais point perdre, j'osai le réclamer : il me fut nié en justice avec plus de hardiesse et de confiance que je n'en montrais, moi, qui en demandais la restitution; mais cette sollicitation intempestive faillit me compromettre, car elle mit au jour ce que je croyais cacher.

« Plusieurs de mes amis tombèrent sous la faulx du crime. Sans mes secours, leurs enfans allaient augmenter le nombre de ces infortunés qui ne vivent que pour les maux, n'éprouvent de sentiment que pour la tristesse, n'ont en partage que des soucis dévorans, et auxquels il ne reste plus qu'un chemin de larmes vers le tombeau. J'eus la

satisfaction d'adoucir leur misère. C'en fut assez pour me rappeler à la joie aussitôt que la foudre eut passé. J'employai le revenu d'une année en achats de tableaux, dont tous les sujets, pris de l'histoire, attestaient de belles actions de nos rois, depuis François Ier jusqu'à Louis XVI. J'en ornai ma galerie; je la fis admirer des curieux sans craindre les délateurs.

« Mes chants recommencèrent. Je chansonnai le Directoire qui, triomphant de ses adversaires, dans son 18 fructidor, avait le dessein de mettre à la tête du gouvernement le héros de la journée. Il était en effet plaisant de voir une pareille élévation. Augereau, dictateur, po-

sant une couronne déguisée sur son front plébéien, devait affecter une étrange modestie! Le général, quoique grand et robuste, pouvait-il la porter? Trois membres du Directoire voulaient-ils s'appuyer sur son épée pour l'exécution des lois? ou bien ébranlaient-ils l'opinion publique par un ridicule tendant au rétablissement de l'ancienne monarchie? Peu m'importait leur projet, je pouvais m'en moquer, je m'en raillais.

J'agis de même, lorsque Bonaparte, qui venait de courir les mers, s'en va pâlir à Saint-Cloud, balbutier une fort mauvaise réponse aux questions pressées qu'on lui adresse, et faire ensuite sauter par

les fenêtres ces pauvres députés, dont le seul tort était de lui prouver qu'il conspirait contre eux. Il me semblait voir Cromwell chassant de la salle le parlement anglais, fermant lui-même les portes, et mettant la clef dans sa poche. C'est une manière aussi prompte que décisive de justifier la plus haute et la plus folle prétention; je dis la plus folle, car ne faut-il pas être insensé pour supporter toute la vie les plus grandes terreurs comme Cromwell, et rester en butte ainsi que Bonaparte aux vives anxiétés, aux conspirations journalières, aux machines infernales, afin de reposer sa tête sur l'oreiller du souverain pouvoir? Comment, de bonne

foi, trouver la moindre douceur dans un bandeau tout garni d'épines? Peut-il empêcher le front d'en ressentir à tout moment la cruelle impression? Quel est donc le dédommagement de tant de souffrances? la joie de commander à des hommes, dont un seul peut d'un coup vous ôter à la fois l'empire et la vie.

Le jour du sacre et couronnement de l'empereur, comme on parlait alors, quelqu'un ayant dit que « Bonaparte perdait *à l'impériale* ce qu'il avait gagné *à la triomphe*, » je priai un poëte habile dans les impromptu d'enterrer la république en dix vers; il écrivit et fit passer sous les yeux des convives,

ce billet présentement si connu :

« Grands parens de la république,
« Grands raisonneurs en politique,
« Dont je partage la douleur,
« Venez assister en famille
« Au grand convoi de votre fille,
« Morte en couche d'un empereur.
« *L'indivisible* citoyenne,
« Qui ne devait jamais périr,
« N'a pu supporter, sans mourir,
« L'opération césarienne. »

Bonaparte, qui savait qu'on le raillait, s'en consolait par des victoires que je considérais, moi, comme autant de pas vers sa chute. Je me disais : la guerre, semblable aux jeux de hasard, a ses avantages et ses retours. Un joueur peut bien gagner vingt parties de suite, mais

il y a aussi vingt à parier contre un qu'il perdra la vingt-unième. Plus son bonheur aura été constant, plus il devra redouter la série des chances inverses; car, loin de s'arrêter à la perte de sa première mise de fonds, elles doublent, triplent, quadruplent souvent la somme de son infortune, et font à la fin, du joueur le plus heureux, le jouet le plus misérable du destin. Aussi voyons-nous aujourd'hui renfermé, dans une île lointaine de six lieues de circonférence, celui qui, dans son palais, faisait faire antichambre aux têtes couronnées (1).

---

(1) Un baron, chambellan du roi de Saxe, m'a certifié l'anecdote suivante. Na-

Quand une résolution désespérée, dernier effort du pouvoir agonisant, l'eut ramené de l'île d'Elbe vers nos bords, tous les Français conçurent de graves inquiétudes

---

poléon était à Dresde ; il dépêche un courrier au roi de Prusse, pour venir lui parler. Ce monarque répond qu'il en est empêché. Bonaparte expédie au même un second courrier; le roi lui fait savoir qu'il est malade. L'empereur, irrité, lui enjoint une troisième fois de se présenter, et le roi obéit.

Dans une autre circonstance, Bonaparte, séjournant à Erfurt avec plusieurs souverains, dit au premier de nos tragédiens : « Talma, c'est aujourd'hui qu'il « faut se surpasser! *j'ai un parterre de* « *rois.* »

sur le résultat d'une démarche si extraordinaire. Je prévis qu'elle pourrait avoir le succès d'un moment, et que cette belle matinée serait suivie du soir le plus orageux. Ni les acclamations d'une multitude inconstante, ni la revue bizarre des fédérés, charbonniers, chiffonniers et porteurs d'eau, ni la cérémonie du Champ-de-Mai, ne me firent changer de sentiment, sur-tout en voyant vingt-deux nations liguées contre leur oppresseur, et fortement résolues à l'accabler, ou à succomber elles-mêmes sous leurs propres débris.

« Le roi de France, rentrant dans ses états, voulut récompenser la fidélité de ses sujets les plus zélés :

un honorable emploi me fut offert. Je le refusai, desirant achever de vivre comme j'ai constamment vécu, dans une grande liberté d'esprit, augmentée de ma joie naturelle, avec le goût des bienfaits où je me cache, qui ne m'a jamais quitté, que je pourrais taire, mais dont je confesse ici la pureté sans orgueil; jouissant d'ailleurs au sein d'un doux repos de l'empire naturel que me donne sur ce qui m'entoure une conscience inaltérable, sans l'appui des dignités.

« Toutes nos révolutions touchent à leur terme; nous devons espérer enfin qu'un siècle peut s'écouler avant que nos descendans soient affligés d'une partie des maux

qui ont frappé tant de victimes. Il est toutefois très-essentiel de veiller au maintien du bon ordre, et d'empêcher le retour de l'anarchie dont la tête, cachée dans l'ombre, est incessamment prête à se dresser pour siffler ses cruels projets. Ce noble motif m'a porté tout entier à réclamer l'honneur de faire partie d'un corps où les sentimens d'amour pour le roi légitime, et de respect envers les droits d'un grand peuple, donnent toute sécurité aux amis d'une vie paisible. »

M. H..... n, ayant cessé de parler, quitte la tribune : il est conduit auprès du président, qui le déclare membre de la société sans aucune

réclamation. L'orateur prend la parole durant quelques minutes. Le président donne lecture de la correspondance depuis la dernière séance. Après une courte délibération, on annonce que madame N***, inscrite sur l'état des récipiendaires, attend l'autorisation de paraître : elle entre accompagnée de l'introducteur. Le président donne un coup de marteau ; c'est le signal qui la porte à la tribune. Jetant alors un modeste coup-d'œil sur l'assemblée, sa voix légèrement agitée fait entendre le discours suivant :

« MESSIEURS, MADAME,

« Je coulais doucement des jours heureux entre mes parens, quand

la cruelle mort me les enleva tous deux, à six mois d'intervalle. Ma douleur, aussi grande que ma perte, m'apprit qu'on peut supporter tous les chagrins sans mourir. La vie ne nous quitte pas toujours avec le désespoir; je sortis de cet état pour entrer dans un calme apparent qui n'était que de la langueur. J'avais l'esprit cultivé, du jugement, une imagination qui passait pour étendue, et des connaissances où l'on daignait trouver de la solidité. A vingt ans je publiai deux brochures; elles m'attirèrent des louanges et des critiques. Les uns accordaient à mon style l'énergie de la pensée unie à l'élégance; les autres, en admettant la force des idées, y remar-

quaient un néologisme dangereux ; d'autres, moins clairvoyans, ou portés à mal penser des faibles ressources de notre sexe dans les travaux de l'esprit, s'imaginaient que mes productions précoces étaient le résultat d'une plume exercée, et que j'en devais tous les fruits à la complaisance d'un ami lettré ; comme si les Sapho, les Héloïse, les Ninon, les Lafayette, les Sévigné, les Deshoulières, avaient attendu leur renommée du secours d'un homme !

« J'avais, en effet, un homme pour ami, plein de brillantes qualités, qui rendit le dernier soupir dans mes bras à la fleur des ans ; mais il n'écrivit en aucun temps une page entière, et ne me donna jamais

le moindre avis littéraire. Hélas! c'est la mort de cet excellent jeune homme, digne de mes regrets éternels, qui m'a confinée deux ans dans une solitude, à l'extrémité de la France; c'est à sa mémoire que j'ai consacré une élégie où sont déposés les plus vrais sentimens de tristesse dont un cœur déchiré puisse offrir la touchante expression. O mon ami! mes yeux t'ont vu briller un matin et périr comme la rose avant le midi de ta vie; va, mon cœur accompagne ton ombre, et toujours le plus tendre souvenir s'y reposera.

« Malgré ma jeunesse, la marche du siècle avait étonné mon esprit, naturellement penché vers l'obser-

vation. Je goûtais les principes de la liberté dont mon père m'avait le premier montré l'image. Rien ne me semblait plus beau, plus grand, plus digne d'admiration, que le spectacle d'un puissant monarque cédant à l'amour de son peuple des droits qui en devaient opérer le bonheur. Je voyais le vertueux Louis XVI accepter de la main de ses sujets un pacte social où tous les plus grands intérêts se trouvaient mêlés dans la félicité commune; et, de cette hauteur, tournant mes regards sur le sol de mon pays, je n'apercevais plus qu'une immense famille dont il était moins encore le chef suprême que le père adoré. Ce prince jouissait de l'œuvre de sa bonté pa-

ternelle, quand des enfans ingrats, rebelles, méchans, féroces, vont épouvanter l'univers du plus exécrable des forfaits......

« Depuis la fondation de la république, la liberté se couvre d'un voile sanglant; je ne vois plus qu'avec effroi le torrent de malheurs où vont s'engloutir à la fois, la sagesse, la vertu, l'innocence, les grâces et la beauté. J'avoue sans rougir que le gouvernement consulaire me rassura contre l'affreux brigandage qui l'avait précédé. J'accordai mon estime au chef, parce que sa conduite me révélait un Washington. J'osai le croire doué du plus noble caractère, c'est-à-dire, capable de descendre volon-

tairement du faîte de la grandeur, pour s'asseoir au rang de ses égaux; car c'était leur montrer que l'homme qui sait ainsi maîtriser son ambition, la première des grandes passions, est digne de gouverner ses semblables, et que la pratique de toutes les vertus ne coûte aucun effort à qui ne trouve rien au-dessus de sa magnanimité.

« Cette croyance en des qualités sublimes, renfermées au fond de l'ame de ce jeune guerrier, me fit partager l'étonnement que l'éclat de ses exploits inspirait aux nations mêmes qu'il combattait; sentiment de surprise, mêlé d'admiration, qui me conduisit droit à l'amitié de son frère Joseph, dont la douceur dans

le caractère était alors très-remarquable. J'ai même vécu deux ans fort unie avec ce dernier, sans jamais avoir été l'occasion d'aucun mauvais procédé. Mais aussitôt que Napoléon, se jouant de toutes les espérances, se laissa deviner par son illustre attentat contre la personne d'un Bourbon, et qu'il offrit à la France consternée le modèle d'une tyrannie où sa jurisprudence et ses arrêts devaient s'ajuster à sa volonté, au moyen de commissions militaires, de qui l'indépendance apparente n'était qu'une obéissance servile, je rompis tout commerce avec Joseph, rempli d'égards pour ma personne, et que j'estimais beaucoup ; ayant la ferme résolu-

tion de m'éloigner au plutôt de son odieux frère, qui s'avançait dans la route du crime, escorté des furies. Déjà rongé par les remords, il n'entendit point sans un vif dépit les remontrances de son autre frère Lucien, dont les desseins couverts, déguisés, artificieux, n'en étaient pas moins élevés, et qui prouvèrent plus tard que les nœuds formés par la nature sont, dans de grands évènemens, des liens beaucoup trop faibles pour réunir ceux que l'intérêt et l'ambition séparent.

« Ainsi Napoléon Bonaparte, ayant mis sa politique au grand jour, laissant croître ses desirs avec la facilité de les satisfaire, c'est-à-dire, les mesurant sur ses injustices,

ouvrit par-tout une vaste porte aux actes arbitraires, enchaîna la pensée qui les révèle, persécuta les gens courageux, dont la noble franchise l'importunait comme une audace, et m'honora tout particulièrement des coups de son pouvoir. Blessée en mon erreur, qui m'avait séduite au point de me montrer un grand homme dans un despote altier, j'empruntai contre lui les armes d'une sainte indignation, au milieu d'un ouvrage philosophique, où je fis entrer quelques traits de satire qui me valurent sa haine. Je m'y dérobai promptement par la fuite.

« Retirée au fond de mon ancienne solitude, mes souvenirs ex-

pirèrent sur les degrés du palais où siégeait la défiance environnée de honteuses précautions. J'oubliai celui qui faisait tout pour remplir de son nom l'univers. Je ne vis plus dans ce conquérant qu'un objet de pitié, victime d'une ardeur insensée, ou plutôt de desirs insatiables, pour qui l'homme sage avait un souverain mépris; et descendant en mon ame, j'y sentis mourir l'inimitié pour mon persécuteur, sorte de vengeance peu commune qui blesse ordinairement l'offenseur, mais dont ma conscience m'a toujours applaudi.

« Je recevais chez moi une société moins nombreuse que choisie. On s'y interdisait les conversations

sur la politique, même de prononcer le nom de celui qui en était depuis long-temps la principale matière. C'était punir son orgueil par le silence, car on sait qu'il aimait mieux encore que l'on parlât mal de sa personne, que de n'en rien dire. Je demeurai dans cette retraite jusqu'au moment où le colosse ébranla par sa chute tout ce qui l'entourait. Un revers si mémorable aurait affaibli mon ressentiment, si j'en eusse conservé.

« Je revins à Paris mêler mes acclamations aux cris de joie de la capitale, attendant l'arrivée de son roi. Je fortifiai, par mes discours, tous les sentimens généreux qui brûlaient au fond du cœur des amis

de l'ancienne dynastie, mais sans jamais me permettre une seule réflexion contre l'empereur déchu. Il m'a toujours semblé qu'un voile épais devait couvrir ces grands débris de la puissance même la plus inique. Laissons à l'histoire le jugement d'une foule d'actions qui, sous la verge sanglante du despotisme, ont étonné les deux mondes. Elle seule dira s'il est possible de voir chez des peuples éclairés un chef pousser plus loin le mépris de la liberté, en vouant un culte à son image.

« Depuis deux ans on m'a parlé d'une assemblée où se discutaient en secret des affaires importantes, qui avaient constamment pour objet

la tranquillité de l'état. Portée en naissant vers la connaissance des hauts intérêts sur lesquels le repos universel se fonde, j'ai sollicité l'extrême faveur d'être admise au sein de cette assemblée, dont le bien public dirige les vues ; trop heureuse de consacrer une partie de mes soins à ses nobles travaux, afin de mériter en partie l'honneur que j'en aurai reçu. Tels sont mes vœux ; puisse votre indulgence les exaucer ! »

Madame N*** abandonne la tribune ; elle est dirigée vers le président. Le dépouillement du scrutin lui fait réunir tous les suffrages. Elle prend la place qu'on lui des-

tine. L'orateur prononce un discours où l'éloge du nouveau membre fixe l'attention de l'assemblée. On lit deux lettres reçues dans la séance. Après quelques débats, il est arrêté que la délibération sera renvoyée à un mois, afin d'avoir le temps de prendre les renseignemens qu'elle exige. On procède ensuite à l'ouverture de diverses pièces d'un faible intérêt. La séance est levée.

SÉANCE

Du lundi 26 février 1818.

Un membre prévient la société que M. B....x, qui a témoigné le desir d'en faire partie, et dont le nom figure au premier rang des aspirans, va paraître sur l'ordre du président. Cet ordre donné, le récipiendaire s'avance à côté de l'introducteur. Celui-ci le conduit à la tribune. On commande le silence, et M. B....x prononce d'une voix sonore le discours exigé :

« MESDAMES ET MESSIEURS,

« Enfant de la première réquisition, je fus dirigé vers Mayence; j'y partageai tous les périls du siége, et l'affreuse famine qui nous obligea de manger nos chevaux, des chats, des souris et des rats. Après la capitulation, je traversai la France avec nos bataillons, afin de nous rendre dans la Vendée, où nous appelaient divers succès remportés par une armée de paysans. Ces hommes, combattant valeureusement, joignaient, à la constance qui surmonte les difficultés, la ruse qui double l'avantage. Aussitôt que nous commencions l'attaque, ils s'éparpillaient derrière des mu-

railles, des fossés, des haies, des buissons. Tirions-nous? ils évitaient nos coups, en se laissant tomber sur le ventre à la vue de la lumière; puis ils se relevaient en avançant, et nous tiraient leurs coups de fusil presque à bout portant, sans qu'il nous fût possible de les apercevoir. D'autres fois, ils parvenaient en rampant au pied de nos batteries, et s'élançaient sur les pièces. Souvent des corps entiers semblaient écrasés; tout d'un coup on les voyait se dresser près de soi, comme sortant de dessous terre, et grossissant dans leur marche ou plutôt dans leur course, pareils à cette nuée d'oiseaux qui, s'étant abattue, prend incontinent sa vo-

lée; excepté qu'ils fondaient sur nous, au lieu de fuir.

« La loi, me faisant réquisitionnaire, ne me plaisait pas plus qu'à ceux mêmes qui combattaient pour s'y soustraire. Servir contre ma volonté n'était pas le moyen de me rendre utile, à moins d'être courageux par désespoir; mais cette dernière résolution n'entrait point encore dans mon ame. Puisque le refus de passer sous les drapeaux de la république mettait aux Vendéens les armes à la main, je me crus porté, par mon devoir, à suivre leur exemple en servant dans leurs rangs, car notre cause étant commune, les mêmes motifs devaient nous diriger.

« Je me rendis seul la nuit à leur camp. J'y fus accueilli avec cette réserve qui veut s'assurer si le transfuge n'est pas un espion. Henri de Larochejacquelin, auquel on me présenta, prit plus de confiance en mes sentimens. Après diverses questions, où mes réponses offraient un ton de vérité difficile à méconnaître, il me confia le grade de capitaine. Cet honneur, de la part d'un général plein de bravoure, me le fit aimer; et la première action, d'ailleurs très-chaude, lui prouva qu'il avait assez bien placé son estime, car je lui sauvai la vie en abattant le poing d'un grenadier qui lui portait au cœur la pointe de son sabre. Un tel service me valut ses em-

brassemens avec une vive effusion, et le rang de lieutenant-colonel que je n'aurais pas si-tôt mérité.

« Blessé moi-même à l'affaire du Mans, ainsi qu'à l'attaque de Granville, j'appris, étant en convalescence, que l'armée allait se dissoudre, d'après un traité de pacification. Aussitôt que ma dernière blessure fut guérie, et tous les corps congédiés, je tournai mes pas vers Paris. J'y séjournai jusqu'en 1804, où j'eus occasion de m'entretenir avec des amis communs des généraux Pichegru et Moreau sur le retour des Bourbons; mais l'entrevue de ces derniers ayant été découverte, je pris ma retraite au fond d'un caveau, pour n'être point enveloppé

dans la proscription. J'échappai durant deux mois aux recherches très-actives de la police. Me croyant davantage en sûreté vers le pays où j'avais porté les armes, je repris le chemin du *Bocage*, qui m'était si bien connu. J'essayai de produire un soulèvement dont la réquisition n'était plus le prétexte, mais bien la tyrannie du gouvernant. Mes efforts superflus expirèrent auprès de la froideur de mes compagnons d'armes, rebutés d'anciennes fatigues sans profit, et cherchant le bonheur dans l'amour du repos.

Honteux de cette apathie, indigné de voir tant de braves gens baiser les fers d'un maître étranger, je parcourus trois provinces, sous les

habits d'un rémouleur, distribuant quelqu'argent venant d'Angleterre, et qu'un banquier m'avait transmis par la voie de Hambourg. Leur aversion pour le mouvement égala ma douleur. Je ne parvins jamais à réunir vingt hommes. Je perdis la patience avec mon argent. Je pleurai de rage en remarquant un peuple naguère si dévoué, maintenant si tranquille, et pour lequel je m'étais sacrifié, prêt à me livrer aux autorités qui m'environnaient, plutôt que de me prêter son bras pour les chasser. Courant donc d'inutiles périls, il me fallut rentrer dans la capitale, le désespoir au cœur, et toujours déguisé.

J'examinais avec soin les revues

passées devant le palais des Tuileries. Quand six mille hommes y manœuvraient, et que le lendemain ce nombre était enflé par les journaux jusqu'à trente ou quarante mille, j'avais soin, dans ma correspondance à l'étranger, de ruiner le mensonge, et d'en écrire un autre, en réduisant au-dessous du vrai la quantité. Une telle infidélité devient permise, lorqu'elle a pour objet de nuire à l'ennemi qui veut tromper. Si ces mêmes journaux faisaient retentir d'applaudissemens prolongés la voûte des salles de spectacle à l'apparition de Bonaparte, je ne manquais point d'affaiblir cette assertion, en mettant tout le tapage dans des mains salariées. Mes lettres

allaient à leur but, car on prenait presque toujours de l'opinion publique la couleur qu'elles indiquaient.

« Ce fut bien autre chose dès que la guerre d'Espagne éclata. Combien j'appuyai de murmures autour de moi! Combien de propos piquans et hardis contre l'auteur de cette injuste et nouvelle agression j'allai souffler aux oreilles des mécontens! Je suis encore à concevoir comment, au centre d'une police si ombrageuse, qui devine tout, enlace tout dans ses rêts, j'ai pu sortir de mon domicile et y rentrer, sans avoir jamais senti la pesante main de ses agens sur mon collet, ni comment je ne suis pas allé coucher

à la Force en quittant un cercle. Il semble, d'honneur, qu'il y ait des temps où l'on joue heureusement des parties périlleuses.

« Bonaparte souvent s'élançait d'un bout de l'Europe à l'autre. J'imaginai que, pendant son absence, on pourrait tenter un de ces grands coups politiques qui ébranlent les plus vastes états. J'eus le projet de flatter quelques républicains connus, en leur insinuant le desir de voir revivre un gouvernement de leur choix. Mon but était de les mettre en mouvement, afin que, dans le trouble qui devait le suivre, le peuple, revenu de ses anciens égaremens, sentît le besoin de rattacher son repos à la monar-

chie légitime, en ce qu'elle détruisait à jamais l'espoir des factieux les plus remuans. Par-là, je renversais d'un seul coup l'immense échafaudage où Bonaparte affermissait son étrange despotisme. Je courais, il est vrai, de grands risques; mais l'honneur que j'attendais d'une si belle entreprise, où mes ressources étaient puisées dans mon pur dévouement et le courage de mes amis, me fermait les yeux sur des dangers moins profonds que mes desseins.

Hélas! cette victoire, dont on nous peint si fréquemment l'inconstance, mit encore une fois l'heureux guerrier à l'ombre de ses ailes. Ses triomphes en Allemagne, dont, di-

sait-il, la paix était le noble but, ruinaient mes plus sages mesures. A chaque résolution prise en vue de lui nuire, son bonheur m'opposait une victoire. Comment lutter avec avantage contre un mortel que le destin protège? Il faut savoir attendre un moment plus propice.

« Cette heure, si long-temps souhaitée, sonna par les désastres survenus en Espagne. Comme d'ordinaire une folie est suivie d'une autre, l'idée que la Russie peut être aisément conquise va se loger au cerveau d'un individu qui, non content de dominer sur des pays fertiles, veut encore promener d'innombrables armées dans des déserts lointains. Mon espoir renaît

en le voyant s'enfoncer tout glorieux au cœur d'un empire inconnu, parce qu'il ne m'est point douteux que son orgueil superbe ne soit bientôt puni par l'inclémence d'une saison constamment rigoureuse vers ces affreux climats.

« Ni ses levées d'hommes faites à la hâte, ni les cadres remplis de son armée, ni ses nouvelles victoires ne me surprennent; je vois qu'il tombe dans le piège le plus grossier par sa trêve, dont pourtant il avait grand besoin. Je me rappelle tous les efforts des nations réunies contre Louis XIV, et ses longs malheurs après ses plus longs triomphes. Certes, Bonaparte les ayant si hautement insultées, ne devait point les désar-

mer quand son pouvoir l'abandonnait. Tant d'injustices mêlées à tant d'humiliations n'étaient pas propres à sauver d'une perte inévitable celui qui ne demandait qu'à vivre pour en renouveler le cours.

« Je reçus, en récompense de mes anciens faits d'armes, le grade de colonel à l'arrivée des Bourbons. Mon bras, durant l'usurpation, soutint leurs droits dans le rang des guerriers fidèles. Les champs de la Vendée furent encore arrosés de mon sang pour la cause de la légitimité. Une blessure très-grave m'ayant mis hors d'état de supporter les fatigues du service, je m'en affranchis à la rentrée du roi, dont la bonté m'accorda ma retraite.

« Voilà les titres qu'un militaire expose en faveur des desirs qu'il a plus d'une fois manifestés à divers membres de cette assemblée, de s'initier à leurs secrets, dont le motif ne peut s'étendre qu'au maintien de l'ordre établi, en veillant incessamment sur les novateurs, qui ne se font aucun scrupule de tout compromettre, jusqu'au salut de leur patrie, pourvu qu'ils unissent les richesses à la célébrité. »

M B........x, ayant ainsi parlé, descend de la tribune. Il s'approche du président, qui dépouille le scrutin, et prononce à haute voix la réception du candidat, suivant tous les suffrages. L'orateur lit son dis-

cours. On procède à l'ouverture de la correspondance. Un membre, prenant la parole, dit que M. D.....p souhaite d'entrer dans la société, qu'il est compris sur la liste des aspirans, et prêt à se rendre dans la salle, aussitôt qu'une autorisation le lui permettra. Le président annonce que l'assemblée est disposée à l'entendre.

M. D...... p se présente avec l'introducteur; il monte à la tribune, et s'exprime en ces termes :

« MESDAMES ET MESSIEURS,

« Je me soumets avec joie à l'obligation qui m'est imposée de révéler brièvement, dans cette enceinte, la

conduite politique et littéraire que j'ai tenue, depuis 1789 jusqu'à présent. Ma timidité naturelle, je le sens, pourrait nuire à mes aveux, si j'avais moins de motifs d'apprécier votre indulgence. Rassuré par l'honneur où j'aspire, en paraissant devant vous, je prends l'espoir prochain d'y répondre, si le zèle d'un ardent prosélyte doit suffire.

« J'avais entendu dire cent fois par mon père que Louis XV le *Bien-Aimé*, s'endormant dans les plaisirs, s'était attiré le mécontentement de son peuple, sur la fin de son règne. Ce prince, ajoutait-il, faisant revivre par l'erreur de l'imagination ce que les ans lui avaient ôté, s'entourait de favorites dont

les oreilles constamment ouvertes à la malignité de la calomnie éloignaient de ses armées les meilleurs généraux, et de ses conseils les plus habiles ministres. Il faut déplorer, s'écriait mon père, le malheur des temps où la justice est obligée de s'appuyer du crédit d'une courtisane, à qui l'artifice n'est jamais plus utile que lorsqu'elle fait servir sa propre faiblesse au succès de ses desseins; car alors on ne voit plus, au lieu de gens d'honneur, que des êtres vendus à la bassesse, dont l'unique emploi noircit auprès des grands ceux qui ont le malheur de leur déplaire. Si ces grands, continuait-il, avaient acquis, dans leur prospérité, le droit d'accabler

du poids de leur humeur des infortunés gémissant déjà sous le joug de leur puissance, devaient-ils encore aggraver ce joug, par une fierté méprisante, sur des victimes du plus odieux mensonge?

« De pareils discours m'avaient fait prendre en haine une partie de nos vieilles institutions, d'où naissaient tant d'abus, quand la révolution vint saper la base de notre édifice social. Des cris de joie retentirent sur ces ruines. La réforme, opérée dans l'administration générale par l'Assemblée constituante, changea le vieux peuple français en un peuple nouveau. Je partageai l'enthousiasme universel qui me présageait une liberté durable, avec une

confiance d'autant plus vive que la plupart des nations me semblaient appelées, par cet exemple, à jouir de la même félicité. Je me trouvais fier d'appartenir à un pays dont le brûlant patriotisme communiquait son ardeur au bout du monde.

« Le souverain de ce grand peuple émancipé, marchant avec lui sur la ligne de ses droits, n'allant à sa tête que pour le diriger dans la route du bonheur, méritant son amour par ce bienfait inespéré, acquérait une gloire impérissable, comme l'ami du genre humain, dont il faisait les délices par ses vertus. Hélas, qu'est devenu cet astre de bonté? Le Tout-Puissant, par qui se meuvent à jamais les mondes, l'a

retiré de l'univers, afin d'accomplir l'œuvre de ses impénétrables desseins.

« O terreur! je me dérobe à tes coups, derrière l'appareil funèbre de tes bûchers. Un village est mon asile, et j'y demeure protégé par des leçons données à l'enfance, à l'heure même où l'on voudrait lui inspirer le goût du crime, en lui faisant sucer le lait empoisonné de nos discordes civiles.

Le forfait triomphant tombe à son tour. Ses auteurs roulent écrasés l'un par l'autre. Je reparais plus tranquille sur l'horizon, en voyant le Directoire comme une nouvelle aurore; mais l'orage n'a point cessé tout à fait avec le bruit de la foudre.

L'infortuné Poncelin, meurtri sous les coups du pouvoir arbitraire, provoque mon indignation exhalée dans une brochure, qui me fait trop remarquer pour mon repos. Une seconde fois la fuite sert ma prévoyance, et je me console en secret d'avoir imprimé la satire sur le front audacieux de ces nouveaux oppresseurs.

« Une lueur de tranquillité me ramène à Paris, j'y trouve l'anarchie expirante dans les bras des consuls. La soif des honneurs dévore bientôt l'un d'eux, qui ne souffre plus autour de lui l'égalité qu'il a vantée. Dès que sa conduite me révèle ses projets, je ne crains point d'avertir la nation et les plus déter-

minés républicains de se défier de leur idole qu'un nouveau parti fait monter à la tyrannie, par les degrés du temple consacré à la gloire. Mes cris redoublent, en songeant que les plus durs caprices vont éclore de cette tête cachée sous une couronne, avec l'odieux projet de réduire à l'esclavage, pour mieux régner, ceux mêmes qui le portent au rang suprême, après avoir, lui et les autres, juré publiquement haine éternelle au pouvoir des rois.

« L'homme qui, par ses armes, soumettait les peuples, tenta ma cupidité par l'appât d'une pension. Il est quelquefois plus facile de s'emparer d'une ville, d'une province, ou d'un état, que de la conscience

d'un homme de bien. J'ose le dire ici avec un noble orgueil, j'eus le courage du refus, afin de conserver l'indépendance de ma pensée; rare exemple qu'un homme illustre, J. J. Rousseau, m'avait laissé, en fermant les mains aux bienfaits du monarque de l'Angleterre. Je m'attendais, sur ce trait peu commun, à supporter quelque persécution ; je me trompai ; mais, prenant l'indifférence de Bonaparte pour un acte de générosité, je ne voulus point en montrer moins, et je gardai le silence jusqu'à sa défection.

« Ce grand jour étant arrivé, j'éclairai l'opinion par un de ces pamphlets qui ont eu sur elle des effets incalculables. Les provinces

en furent inondées comme la capitale, dont les libraires pouvaient à peine suffire aux demandes des acheteurs. J'eus la satisfaction d'apprendre que, dans la fameuse nuit du 4 au 5 avril 1814, une note rédigée sur la base de mon nouvel écrit servit à l'importante délibération des quatre grandes puissances; et peut-être me doit-on la mesure à jamais mémorable qui en fut le résultat.

« Quelques mois à peine écoulés, je m'aperçus que les rouages de l'administration de la police, ordinairement si vigilante, s'embarrassant tout à coup, leur action, paralysée par une sorte de négligence ou de fausse sécurité dans l'un des

moteurs, nous menaçait d'une catastrophe, dont l'effet non moins que la cause prochaine m'était sensible. J'en dis mon avis à quelques individus puissans; je leur communiquai mes craintes; mais le sourire de la pitié devint la récompense de mon ouverture. Avec des gens si rassurés au fort du danger, l'apparition de Bonaparte en France ne me causa pas le moindre étonnement: la seule chose même qui pût en donner, c'est qu'il ne se fût pas montré plus tôt, tant les conjonctures lui devenaient favorables.

« Les mêmes hommes qui s'étaient fait un jeu moqueur de mes inquiétudes, réduits à ne montrer que des regrets tardifs, courbèrent

le front sous le nouveau joug avec une assez molle impatience. Un tel exemple blessa mes regards; et, dans la nécessité de faire connaître que la résistance au despotisme est une obligation pour celui qui a le sentiment de ses droits gravé dans le cœur, j'usai pleinement de la liberté de la presse, en prouvant que Bonaparte, s'étant pour toujours dessaisi du sceptre, ne pouvait plus le reprendre des mains de ceux qu'il avait déliés de leur engagement; que revenir sur le chemin du trône qu'il s'était fermé par un acte authentique, sans prendre même une de ces précautions illusoires qui fascinent le jugement de la multitude, c'était offrir au monde le plus

monstrueux scandale de l'usurpation, comme le mépris le plus horrible pour la foi due aux sermens.

« Une conduite si étrange amena donc des travaux pendant cent jours pour une campagne de cent heures, qui préparèrent une abdication nouvelle, demandée, délibérée, exigée et donnée dans le cours de cent minutes. C'est fréquemment ainsi que se terminent les résolutions qui n'ont d'autre appui que de grands coups d'audace : alors la gloire des héros s'obscurcit, et les géans deviennent des nains.

« Toujours rempli d'appréhension que des malheurs terribles ne fondent encore sur une patrie si glorieuse, mais affaiblie par tant de

blessures, j'ai dû montrer le plus vif souhait de partager les honorables fonctions que la société s'est imposées, avec l'intention si louable de rompre les nombreux efforts de l'iniquité. Une surveillance continuelle envers cette foule d'êtres hypocrites qu'un masque épais ne peut éternellement déguiser, fait le plus bel éloge de l'assemblée, qui trouve en outre, dans l'étendue comme dans l'importance de ses travaux, sa plus digne récompense, et la plus haute estime parmi les gens d'honneur. »

M. D.....p finit ici sa confession. Il abandonne la tribune. On passe au scrutin, tandis qu'il s'approche

du président. Ce dernier, ayant opéré le dépouillement, annonce que l'aspirant a réuni tous les votes. Il est conduit à la place qu'on lui désigne. L'orateur prend la parole. Son discours, un peu plus étendu que de coutume, donne lieu à une remarque qui n'a point de suite.

On procède à la vérification des fonds; ils se trouvent assez accrus pour qu'il soit arrêté que l'on en versera la moitié aux indigens.

La correspondance, étant très-volumineuse, est renvoyée à la séance prochaine, attendu l'heure avancée de celle-ci.

La séance est levée.

QUELQUES écrivains ont conçu des inquiétudes sur l'existence des *Sociétés secrètes* établies en France depuis 1814 jusqu'aujourd'hui. Celle d'Amiens fixa l'attention du gouvernement en 1816. Des fonctionnaires publics furent changés ou révoqués à la suite d'une enquête. Plusieurs députés et des ministres, ayant entretenu diverses fois les chambres de ces sociétés, l'assemblée de la rue Bergère délibéra, dans le mois de juillet 1818, sur la nécessité de continuer ou suspendre ses travaux. Des membres prouvèrent très-bien que l'esprit public avait pris une direction satisfaisante, que les partis offraient moins de haine dans l'expression

de leurs regrets, que la liberté chaque jour gagnait des cœurs au souverain, et que le choc des opinions mourantes n'était pas plus redoutable que le maintien de quelques vieilles habitudes. En conséquence, ils établirent la proposition de se dissoudre, puisque leurs occupations semblaient être désormais sans objet.

La majorité goûta cet avis. Il fut décidé qu'à la séance suivante la Société cesserait d'exister. En effet, le lundi 27 juillet dernier, tous les membres réunis s'embrassèrent, jurant de reprendre leurs fonctions si jamais des circonstances dangereuses les rendaient nécessaires. Les deux registres furent clos et scellés, puis

déposés dans une boîte de chêne, sous la garde du secrétaire, qui fit le serment de ne la représenter que vers le cas d'une réunion nouvelle. Les fonds de la caisse passèrent ensuite dans les mains du président, chargé d'en opérer la distribution aux individus les plus pauvres de l'arrondissement où siégeait l'assemblée; et, après la cérémonie d'usage, tous les membres se séparèrent aux cris de *vive le Roi! vive à jamais la France!*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Fautes typographiques.

Pag. 36, lig. 13, *lisez* voulut.
—— 38, lig. 5, *lis.* pénétration.
—— 50, lig. 17, *lis.* tribune.
—— 70, lig. 3, *lis.* influence.
—— *id.*, lig. 4, *lis.* m'attachai.
—— *id.*, lig. 5, *lis.* à l'une.
—— 74, lig. 7, *lis.* moment.
—— 102, lig. 6, et pag. 115, lig. 14, Mne N***, *lis.* Mme N*****.



